

Jacques Saussey

De sinistre mémoire

Thriller

French Pulp éditions

À Nathalie, ma fée

*“Sa vie est comme une pièce que je fais sauter dans mes mains.
Face. Pile. La vie. La mort. Si je voulais,
l’homme qui les fait tous trembler se roulerait à mes pieds.
Je suis son Juge et son Dieu.”
(Manigances - Boileau-Narcejac)*

En-dehors des personnalités et événements historiques authentiques cités ici, et qui encadrent l'intrigue, tous les noms et caractères des personnages, ainsi que le drame central, sont purement imaginaires.

Chapitre 1

La jeune femme repoussa avec lassitude sa troisième tasse de café. Elle tendit la main vers son sac pour saisir son paquet de cigarettes, mais retint son geste avec agacement. La loi contre le tabagisme dans les espaces publics, mise en place quelques mois plus tôt, n'était pas encore complètement entrée dans ses habitudes. Elle jeta un regard à la pendule de la gare, qui n'affichait pas dix minutes de plus que lorsqu'elle l'avait observée la fois précédente. Il lui restait encore presque une heure à tuer avant le départ de son train.

Elle maudit encore une fois silencieusement son employeur qui l'obligeait à se rendre à cette réunion de travail à Clermont-Ferrand, alors qu'elle savait pertinemment qu'elle n'aboutirait à rien de positif. Le commercial habituel aurait largement pu faire l'affaire, mais le président Nyong avait décidé que la directrice des ressources humaines devait négocier avec les partenaires sociaux de l'entreprise qu'il s'apprêtait à racheter.

Foutu Japonais ! Tout ce tralala pour une boîte minable de pièces détachées de matériel médical... Qu'est-ce qui pouvait bien donner à Nyong l'envie d'acquérir ce truc insignifiant par rapport à l'envergure de Sunny System ? Depuis que l'Asiatique avait pris le contrôle de la société, l'hiver précédent, rien ne semblait plus devoir tourner rond, en tout cas plus comme *avant*. Avant que Gérard Courlier se tue au volant de sa Porsche

contre un tracteur qui sortait d'un hangar, à la sortie d'un village dans le centre de la Creuse. Il faut dire qu'il roulait souvent comme un cinglé, et que ce type de fin lui pendait au nez. Quel dommage, pourtant ! Gérard était un amant formidable ; elle en avait encore un souvenir ému au creux du ventre. Être la secrétaire d'un homme aussi séduisant avait été l'une des périodes les plus heureuses de sa vie, et sa disparition avait mis un terme à sa progression dans la hiérarchie de l'entreprise Sunny System.

Nyong, lui, ne l'appelait pas par son prénom, mais « mademoiselle Thomas », et franchement, même s'il le lui avait proposé en lui offrant un bouquet de roses, elle n'aurait jamais accepté de dîner en tête-à-tête avec lui. Il avait un air particulièrement revêché, peut-être dû en partie à son visage plat et rond, dans lequel des lèvres inexistantes ne semblaient jamais avoir esquissé le moindre sourire. Sans parler du fait qu'il devait au bas mot avoisiner les cent vingt kilos, s'approchant plus du profil du sumotori que de celui du karatéka. Nyong l'avait reconduite dans sa qualification lors du rachat de la société, mais il lui avait bien fait comprendre qu'avec son salaire élevé elle allait devoir fournir un travail conséquent, ou bien chercher une place ailleurs.

Le petit téléphone extra-plat posé sur le guéridon émit un son aigret. Elle regarda le nom qui s'affichait sur l'écran.

Bertrand.

Elle hésita quelques secondes, puis laissa l'appareil sonner dans le vide. La mélodie retentit plusieurs fois, puis se tut. Elle ne voulait pas avoir à expliquer à Bertrand pourquoi elle se retrouvait seule à dix heures du soir, attablée dans une brasserie de la gare de Lyon, à attendre un train de nuit pour conserver son job. Elle imagina le message de son répondeur accueillant le grand type un peu rouquin qu'elle avait pris l'habitude de rejoindre dans son lit deux ou trois fois par semaine depuis deux mois, ne sachant pas quoi faire d'autre de ses soirées solitaires.

Vous êtes sur le répondeur de Mathilde Thomas. Merci de laisser un message. Je vous rappelle dès que possible...

Rien d'original, juste un texte un peu creux pour dire que l'on n'est pas là, au bout du fil, et que l'on ne sait pas comment s'y prendre pour paraître plus malin que les autres.

Elle attendit encore un peu, mais Bertrand ne laissa pas de message. Elle se demandait si elle avait fait le bon choix, avec ce type. Leur relation avait rapidement évolué, de la drague sensuelle à mots couverts de doubles sens, à une sorte de demi-indifférence sexuellement compatible. Elle avait l'impression qu'il tenait leur rencontre pour un événement agréable, mais sans plus. Pour sa part, elle ne ressentait pas grand-chose pour lui, juste une attirance suffisante pour lui faire échapper au vide qui la guettait dès qu'elle refermait la porte de son appartement.

L'envie d'une cigarette se fit plus pressante. Mathilde se leva après avoir laissé la monnaie de ses cafés sur la table. Dehors, l'air de cette longue journée ensoleillée devait être encore tiède. L'atmosphère de la gare contrastait avec sa fraîcheur coincée entre ses murs épais. Elle se dirigea vers la sortie centrale donnant sur la Tour de l'Horloge. La foule avait fini par s'éclaircir, et les ouvriers et employés ne circulaient plus en direction des quais que par pincées aléatoires en fonction des correspondances de métro.

Mathilde franchit l'issue battante dans un brusque courant d'air. Devant elle, quelques

taxis vides étaient garés en rang d'oignons, attendant les derniers voyageurs en transhumance. Elle se cala dans un coin près de la porte et alluma avec délice une blonde américaine. Elle inspira longuement la première bouffée, comme un nageur qui sort la tête de l'eau au bout de vingt-cinq mètres de brasse en apnée.

Elle ferma les yeux, savourant le plaisir dangereux que tous les paquets de tabac indiquaient à présent en lettres grasses et noires :

**FUMER TUE.
LE TABAC NUIT GRAVEMENT À VOTRE ENTOURAGE.**

Elle renversa la tête en arrière et expulsa avec bonheur la bouffée salvatrice. Elle se sentait déjà mieux, moins tendue malgré l'attente. Elle laissa son esprit dériver vers le trop lointain week-end pendant lequel elle pourrait oublier au creux de sa couette les aléas de la semaine, et la tête morose de son intraitable patron.

Au bout du parking, en direction de la tour, une portière claqua et des voix s'interpellèrent joyeusement. Quelques employés en fin de service du soir raccompagnés par des amis, certainement. Le bruit de la circulation lui parvenait étouffé par la distance, et le soir descendait lentement sur Paris, renforçant les ombres entre les véhicules stationnés, alors que le soleil avait déjà disparu depuis un moment derrière les toits des immeubles. Mathilde s'abandonnait à la douceur de la saison, l'odeur du tabac blond tournoyant lentement autour d'elle. Elle savait qu'il ne s'agissait que d'une illusion, provisoire et fugace, et qu'elle cèderait le pas quelques minutes plus tard à l'obligation de se rendre à nouveau sur le quai central, afin de guetter la voie d'affectation de son train.

Tout d'abord, elle ne perçut pas le cliquetis régulier qui se rapprochait lentement d'elle sur sa gauche, comme la marée bretonne juste après l'étalement basse. Le son se frayait un chemin à la surface de sa conscience sans y pénétrer vraiment, enrobé dans le bruissement général de la gare. Et puis elle l'isola progressivement du reste, tandis qu'il devenait plus présent, plus palpable.

Mais ce fut le rire qui lui fit soudain ouvrir les yeux. Un rire gras et chargé de malice, retenu à grand-peine, et lâché par hoquets rauques.

Mathilde tira nerveusement sur sa cigarette en essayant vainement de voir entre les voitures. Derrière elle, l'angle du mur lui parut plus dur, plus froid. Ce fut la béquille qui émergea la première de la pénombre que projetait la carcasse du bâtiment sur le bitume. Elle s'arrêta sur un claquement sec, laissant son propriétaire hors de vue, et le rire retentit de nouveau, se perdant dans une toux chargée de glaires.

Mathilde poussa dans son dos la porte battante et retourna à l'intérieur de la gare sans quitter des yeux la zone noire du parking. Une fois revenue dans le hall d'accès, elle se hâta vers les escaliers mécaniques conduisant aux toilettes, situées à l'étage inférieur, à l'extrémité de la galerie marchande. Elle était prise d'une irrésistible envie d'uriner, ses trois cafés lui pesant à présent d'une manière intolérable sur la vessie. En quelques minutes, la gare semblait s'être complètement vidée de ses voyageurs. Quelques militaires en armes circulaient près des guichets, rappelant le triste souvenir des attentats aveugles de 1995 dans la station Saint-Michel.

Elle trouva les toilettes au niveau inférieur dans un des renforcements d'un couloir isolé, dans lequel elle ne pénétra que lorsqu'elle fut certaine que personne ne la suivait. À une trentaine de mètres de l'entrée, non loin de l'accès aux portillons de la ligne de métro n° 1, une cabine à photos d'identité avait été installée provisoirement, et Mathilde trouva sa présence incongrue, aussi loin du passage principal.

Le couloir était désert, à part un homme bien habillé, vêtu d'un costume sombre et d'un chapeau, qui patientait devant le rideau. Il lisait les différentes possibilités offertes par la machine. Mathilde, un peu rassurée par sa présence, se rendit dans les toilettes, sans prêter attention au manque de personnel d'accueil. Elle se précipita dans un WC pour relever sa jupe et baisser sa culotte, tout en tentant maladroitement de rester debout sans même effleurer le trône, sale comme si une vingtaine de salopards y avaient fait pipi en sautant à la corde. Comment pouvait-on mettre des sanitaires dans un état de saleté aussi repoussant ? Cela échappait complètement à son entendement. Ceux qui croyaient que seuls les hommes en étaient capables se trompaient lourdement. Elle en avait fait la triste et fréquente expérience dans le cadre de son travail, où les toilettes masculines et féminines étaient également séparées, et dans lesquelles elle n'aurait pas posé les fesses pour tout l'or du monde.

Elle se soulagea avec la promesse de ne plus jamais attendre de train en buvant autant de café. Par chance, il restait du papier, et elle ressortit se laver les mains avec le sentiment d'avoir réussi à rester propre, ce qui dans ces conditions était déjà une petite victoire. Elle prit le temps de se rafraîchir le front et le cou, évacuant la désagréable impression laissée par l'homme à la béquille. Elle n'avait pas vu son visage, ni son allure, mais le rire malsain lui avait suffi. Ce devait être un de ces pauvres laissés-pour-compte avalés par la déchéance, comme il y en a dans les gares de toutes les grandes villes du monde.

Mathilde vérifia son allure dans la glace, et se retint de remettre un peu de rouge sur ses lèvres. Inutile d'attirer le chaland à cette heure avancée. Elle n'avait aucune envie de se faire entreprendre par un mâle en quête d'aventure, que l'excès de fard aurait pu induire en erreur sur la nature de son attente tardive.

Elle sortit des toilettes et jeta un œil de chaque côté. Le couloir était vide ; l'homme avait disparu. Elle se dirigea alors rapidement vers l'Escalator menant au quai central en vérifiant la fermeture de son sac à main.

Le rire la cloua sur place. L'homme à la béquille apparut au coin de l'escalier, juste devant elle. S'il avait tendu la main, il aurait pu la toucher. L'odeur immonde qu'il dégageait lui fouetta le nez. Elle poussa un cri de surprise, qui accentua l'hilarité du visage déformé par l'alcool qui la contemplait les yeux brillants.

— Elle est chouette, hein ? demanda-t-il d'une voix éraillée.

— Pas mal, ouais ! répondit une seconde voix plus jeune, tandis qu'un homme d'une trentaine d'années sortait d'une encoignure sombre en se grattant l'entrejambe. Ça me démange déjà !

Il se plaça au centre du couloir en se déhanchant d'une façon obscène. Son image déformée était renvoyée par les reflets des vitres sombres des boutiques éteintes.

Mathilde sentit soudain un poids énorme tomber sur sa poitrine, lui bloquant la

respiration. Ses intestins se serrèrent en une contraction involontaire. Le rythme violent que son cœur faisait battre à ses tempes la prit à la gorge, et elle crut qu'elle allait s'évanouir.

Le plus jeune des clochards avança d'un pas, et cela suffit à la faire réagir. Elle tourna les talons et courut vers le métro. Sur la droite, un étroit passage donnait vers le parvis de la gare. Elle allait passer devant la cabine Photomat, lorsque l'homme au costume écarta soudain le rideau pour découvrir l'origine du bruit de course des talons sur le carrelage. Le chapeau couvrait son regard, mais son attitude était pleine d'assurance. Surprise, Mathilde s'arrêta et regarda derrière elle, indécise.

Les deux SDF s'étaient brusquement figés. Le jeune lui fit un doigt d'honneur, et le plus vieux tira la langue en l'agitant autour de ses lèvres rougeâtres comme deux limaces. Ils tournèrent alors les talons et s'éloignèrent lentement en riant, se claquant mutuellement les omoplates. L'Escalator les avala en quelques secondes. Le rire gras des deux hommes décrut, puis s'évanouit dans le bruit ambiant de la gare. Mathilde allait parler à l'inconnu lorsqu'il rabattit le rideau rouge, apparemment mécontent d'avoir été dérangé. Elle resta près de la cabine, attendant qu'il sorte, pour ne plus revoir le duo de cauchemar qui venait de la terroriser en quelques secondes.

Elle patienta une dizaine de minutes, se demandant pourquoi il ne réapparaissait pas. Un bourdonnement de conversation animée se répandit alors dans le couloir, tandis qu'un groupe de touristes anglais se ruait vers les toilettes. Distraite de son attente, Mathilde considéra avec soulagement la vingtaine de Britanniques du troisième âge encombrés de bagages, qui échangeaient des plaisanteries à voix haute, indifférents au vacarme qu'ils causaient. Ils s'engouffrèrent dans les sanitaires en laissant leurs valises devant la porte. Mathilde pensa que le fait d'être aussi nombreux leur donnait un puissant et trompeur sentiment de sécurité, et elle jugea qu'ils n'étaient peut-être pas très avisés de ne pas laisser l'un des leurs les surveiller. Par les temps qui couraient, on vous faisait sauter vos bagages abandonnés pour moins que ça...

Le flash de la cabine la fit sursauter. Elle se retourna vers l'éclair et il éclata encore trois fois. Les touristes étant toujours à proximité, elle s'approcha lentement du bâti en plastique recouvert de publicités multicolores. L'inconnu n'était plus là, mais des jambes vêtues de jean indiquaient qu'un autre client se faisait tirer le portrait.

Mathilde fronça les sourcils inconsciemment. Elle n'avait vu personne d'autre que l'homme en costume près de la cabine. Un grondement sourd bourdonnait dans les entrailles du mécanisme. Le chuintement augmenta légèrement, et les photos descendirent dans le présentoir protégé par une grille métallique en produisant un son sec. Une petite soufflerie chaude se déclencha automatiquement.

L'homme restait immobile sur son siège. Elle tendit le cou pour apercevoir son visage, mais les clichés étaient encore un peu loin. Elle fit deux pas pour mieux les discerner, et elle manqua un battement de cœur lorsqu'une main s'abattit hors de l'habitacle et cogna contre le chambranle qui vibra sous le choc. Sur les doigts, une longue trace rouge tachait la peau de façon sinistre.

Mathilde dirigea son regard vers les photos, et sentit sa raison chercher un sens à ce qu'elle voyait. Sans plus avoir le moindre contrôle sur ses gestes, alors que tout son corps

la pressait de s'enfuir, elle écarta le rideau avec une lenteur irréaliste.

Le hurlement ne vint pas immédiatement. Il enfla de façon désordonnée dans sa gorge, cherchant un chemin vers l'extérieur. Lorsqu'enfin elle commença à trouver la force de crier, sa voix s'écorcha dans les aigus avant d'enfler dans l'écho du couloir. Les touristes anglais se turent et surgirent des toilettes avec circonspection. La jeune femme, proche de la syncope, tomba à genoux devant eux, essayant désespérément de retenir le flot de vomi qui la courbait en deux.

Sur le siège de la cabine photographique, l'œil fixe unique d'un jeune homme immobile regardait la mort au-delà du plafond. De son autre œil crevé dépassait le réservoir d'une longue seringue éclaboussée de sang, dont le piston avait été poussé jusqu'à la garde.